



Un passage de contrebandiers dans les Alpes.

Mandrin avait-il péri ?...

On commença à le croire et bientôt on n'en douta plus.

L'idiot la Grosse-Tête avait dit à sa mère avoir rencontré le capitaine et son lieutenant à deux heures environ du château. Ils étaient harassés de fatigue. Il avait crié : Mandrin ! Mandrin ! selon sa coutume. Le capitaine l'avait menacé de son pistolet ; il avait fui et ne les avait plus revus.

Une tristesse morne s'empara de Claude. Son caractère déjà taciturne devint insupportable. Il avait l'air de s'en prendre à tout le monde du malheur qui le frappait, et il en résulta que tout le monde le prit en grippe. Son lieutenant Antoine Coquillon (le cousin du juge d'instruction Gouthand) se lassa de lui le premier.

— En définitive, disait-il, nous sommes les compagnons de Louis et non de Claude. Nous n'avons aucun engagement avec ce dernier et nous l'avons accepté pour capitaine par égard pour son frère. Il n'est pas plus que nous ici. Du vivant du vrai Mandrin, il n'était pas même lieutenant. Mandrin mort, l'association n'existe plus.

C'était logique. Jacques Ferrier et d'autres influents approuvèrent ce langage et Ferrier prononça le mot qui devait provoquer la révolution :

— Puisqu'il en est ainsi, nous n'avons plus qu'à refuser d'obéir à l'intrus *et à partager les bénéfices*.

Ce mot fut un brandon jeté dans un tas de paille : toutes les cupidités s'allumèrent.

— Allons trouver Claude et lui parler, dit un des bandits.

— Allons ! dit Antoine Coquillon, je serai à votre tête et porterai la parole.

Cependant, comme il arrive toujours en pareille circonstance, quelques timides avaient pris peur d'une résolution où ils voyaient un conflit, et allèrent prévenir Claude.

— Ah ! c'est ainsi, s'écria Claude ; eh bien, périsse Roquairol plutôt que je subisse un semblable affront !

Puis s'adressant à ses bienveillants avertisseurs :

— Amenez à moi tous ceux qui, ainsi que vous, ne veulent point de la révolte et du pillage et nous aurons raison des mutins.

Et tandis que les révoltés s'avançaient, d'autres allaient faire appel à d'obscurs travailleurs répandus dans les souterrains et parvenaient à les rallier à l'autorité de Claude.

La menace d'un pillage avait sur ces hommes paisibles et laborieux une influence toute-puissante. Fondeurs de métaux, chauffeurs, tourneurs de manivelles, ouvriers enfin, n'avaient pour les coureurs de frontières qu'une médiocre estime et peu de sympathies; ils s'armèrent de leurs outils et se tinrent à la disposition de Claude.

— Mes amis, dit celui-ci aux rebelles, je sais ce que vous voulez.

— Tu le sais, dit Coquillon.

— Oui, toi, tu veux être capitaine à ma place.

— Nous ne voulons plus de capitaine, s'écria Antoine.

Claude ne faiblit point.

— La volonté d'une poignée d'hommes n'est pas celle du plus grand nombre, dit-il; je suis reconnu capitaine en attendant le retour de mon frère...

— Ton frère est mort, interrompit Coquillon, et tu n'attends plus son retour. Quant à la volonté du plus grand nombre, on ne la saura qu'en se comptant. Mais nous sommes déjà assez nombreux, nous qui te parlons, pour agir à notre volonté et exiger ce qui nous est dû.

— Comment! ce qui vous est dû? fit Claude.

— Oui, répartit Coquillon, notre part des marchandises et de l'argent. — Le capitaine a droit à dix parts... il est mort; le lieutenant, à cinq parts... il est mort également. L'association est dissoute par leur mort; tout doit être partagé.

— Et après?

— Chacun fera ce qu'il voudra. Ceux qui désireront rester avec toi resteront; les autres feront bande à part. Maintenant, ta réponse?

— Je demande jusqu'au soir pour y réfléchir, répondit Claude le taciturne. J'ai besoin de prendre l'avis de tous. Pour le moment je déclare que vous avez tort de vous débander, car par cette saison cela ne peut vous servir à rien. Vous devriez attendre le printemps. Alors le sort du capitaine et du lieutenant seront connus et vous pourrez aller où bon vous semblera.

— C'est notre affaire.

— Dis plutôt, Coquillon, que c'est ton affaire et que tu as promis le pillage pour être capitaine. Mais j'en connais un plus digne que toi et que moi de commander et que je ne vois pas en ce moment :

c'est Périnet. Je suis prêt à lui céder la place. Je propose donc aux compagnons raisonnables d'attendre le retour de mon frère jusqu'au dégel et sous le commandement de Périnet.

Des murmures et des ricanements répondirent à cette sage proposition. Les dissidents voulaient le partage immédiat, c'est-à-dire le pillage. Il y avait à Roquairol des provisions de vins et de liqueurs qui les tentaient.

— Vous refusez? demanda Claude.

— Nous refusons, répondit Antoine Coquillon, et nous te déclarons prisonnier.

Claude se recula aussitôt et arma ses pistolets.

— Le premier qui me touche est mort, s'écria-t-il.

Puis déchargeant en l'air une de ses armes :

— A moi, compagnons ! cria-t-il d'une voix tonnante.

Il fut entouré aussitôt et, après une courte lutte, désarmé.

Mais cependant Périnet, au courant de ce qui allait se passer, avait appelé à lui les compagnons des souterrains, dont nous avons parlé, et accourait avec eux au secours de Claude.

— Vive le capitaine ! criaient-ils.

A ces cris les révoltés répondirent :

— Nous ne voulons plus de capitaine.

— Eh bien ! soit ; mais nous en voulons, nous, et nous maintenons à notre tête Claude Mandrin.

— Alors nous nous séparons, dit Coquillon.

— Vous en êtes libres.

— Mais avant tout le partage.

— Avant de procéder à un partage, repartit Périnet, il faut savoir ce qu'il y a à partager.

— Tout ce qui appartient à la bande : armes, chevaux, munitions, vivres, argent faux et argent de bon aloi, marchandises.

— C'est un inventaire à dresser.

Des huées accueillirent cette réplique de Périnet.

— Allons-nous chercher un tabellion ! s'écria Coquillon.

— Et pendant ce temps-là ils vont cacher l'argent ! fit Jacques Ferrier.

— L'argent est à la Grotte d'or, dit Coquillon ; que dix hommes de chaque bande descendent à la grotte et en rapportent les deux parts.

— Le puits est gardé, répondit Périnet.

A ces mots éclata l'orage.

— Nous allons voir, s'écrièrent les révoltés.

Ils tirèrent leurs couteaux, armèrent leurs pistolets. Leurs adversaires en firent autant et en un clin d'œil une mêlée furieuse s'engagea.

Claude, séparé des siens, ne put y prendre part et se contenta de rester sur la défensive.

Le sang coulait à flots au milieu d'un vacarme épouvantable. Dans ces luttes corps à corps les ouvriers, habitués aux labeurs, l'auraient emporté s'ils n'avaient été trop inférieurs en nombre, mais en reculant ils assuraient leur salut et se ménageaient une retraite. Périnet le comprit bientôt et dit tout bas à ceux qui l'entouraient :

— Regagnons les caves et fermons-les !

Tout en combattant, lui et les siens, ils regagnèrent le rez-de-chaussée puis le sous-sol.

Là était la véritable forteresse.

Là se trouvaient les provisions, les munitions de guerre et le trésor.

Ils s'y enfermèrent et, quand les partisans de Coquillon s'aperçurent de leur tactique, il était trop tard. Les fumées de la victoire se dissipèrent vite et leur laissèrent concevoir les conséquences de leurs fautes.

— Il faut les poursuivre, dit Coquillon ; ne leur laissons pas le temps de se barricader.

A coups de hache et de merlin on attaqua deux portes. Elles ne devaient pas résister longtemps ; mais Périnet l'avait prévu et avait fait amonceler contre elle des tonneaux et des sacs remplis de sel. Pour ce dernier, il s'agissait de gagner quelques minutes.

Il exécutait avec calme et précision un plan tracé d'avance. Par son ordre, les écuries furent évacuées par la poterne qui les mettait en communication avec la campagne, puis une mèche soufrée à l'usage des mineurs fut fixée à un groupe de tonnelets de poudre.

Emmenant avec lui la mèche, il passa le ponceau jeté sur le cours d'eau souterrain que nous avons mentionné, détruisit ce pont et fit filer tous ces hommes vers la Grotte d'or.

Lorsqu'il vit ceux-ci près d'entrer dans la grotte, il mit le feu à la mèche et s'enfuit lui-même.

Comme il atteignait la grotte, la poudrière faisait explosion.

A la détonation formidable se joignit le bruit sourd des écroulements. Les voûtes crevées entraînaient dans les galeries souterraines une grande partie de l'intérieur du château. Toute la montagne en fut ébranlée.

Un silence de mort suivit le retentissement de cette détonation.

XXXII

DANS LES RUINES

Au milieu de cet écroulement un homme était resté debout dans un pan de ruines épargné par hasard : — c'était Claude Mandrin.

Stupéfait et pendant quelques instants immobilisé par l'épouvante, il s'approcha enfin d'une fenêtre et aperçut dans la cour le concierge Médard qui regardait la façade lézardée du château, comme s'il en redoutait la chute.

La façade, le donjon, la chapelle étaient presque entièrement épargnés, mais l'intérieur n'existait plus. Ce n'était qu'un monceau de poutres et de pierres, entre lesquelles s'élevaient çà et là de minces filets de fumée. Une partie de la toiture avait sauté et la cour d'honneur, où se trouvait Médard, était couverte de débris de vitres et d'ardoises.

Cet homme paraissait consterné et sans doute cherchait vainement l'explication de cette catastrophe, quand tout à coup il s'entendit appeler.

Il leva les yeux et aperçut Claude Mandrin à la fenêtre de la ruine.

— C'est vous, capitaine ?

— Tu le vois.

— Mais qu'est-ce donc.

— La poudrière...

— Vous êtes seul ?

— Oui. Je voudrais descendre; l'escalier est détruit. Cherche une échelle.

— J'y vais, capitaine.

Médard s'éloigna rapidement et reparut bientôt avec une longue échelle qu'il dressa sous la fenêtre de Claude, celui-ci s'empressa de descendre. Lorsqu'il eut mis pied à terre, il fut pris d'un tremblement nerveux, qui pendant un moment l'empêcha de proférer une parole. Ses yeux se renversaient, comme chez les convulsionnaires, et ses dents s'entrechoquaient ; tous ses membres tremblaient

Médard le fit asseoir sur une pierre et lui frotta le visage avec de la neige, puis il l'emmena chez lui. Alors recouvrant l'usage de ses sens, Claude en quelques mots lui raconta la révolte de Coquillon et la bataille que ce dernier et les siens avaient livrée à tous ceux qui refusaient le pillage.

— Périnet, conclut le capitaine, a-t-il péri? Je l'ignore. A coup sûr Antoine Coquillon et sa bande ont été anéantis. Si tu le veux, nous irons de suite à la recherche de Périnet du côté de la Grotte d'or.

On se souvient que cette grotte avait une issue sur la campagne.

Médard consentit volontiers, et après avoir vidé avec Claude un bol d'eau-de-vie brûlée, qu'avait préparé la portière, ils sortirent du château.

Mais à peine étaient-ils dehors qu'ils virent venir à eux ceux qu'ils cherchaient.

La rencontre provoqua de longues exclamations de joie. Périnet aussi avait voulu voir ce qu'était devenu le capitaine, et il n'espérait guère le retrouver vivant.

— Et Coquillon? Et ses hommes? demanda-t-il.

— Morts, répondit Claude; Médard et moi, sommes les seuls survivants du château. Les gros murs exceptés, rien n'a résisté à l'explosion, et un incendie couvra sous les décombres.

Ils allèrent ensemble visiter les ruines. La fumée sortait plus épaisse. Le château était tout à fait inhabitable et ne pouvait même offrir les ressources d'un campement. Les communs toutefois n'avaient pas souffert et pouvaient abriter les débris de la bande. Il fut décidé que l'on y chercherait un refuge jusqu'au retour du printemps.

La situation, en somme, était devenue fort critique, car les approvisionnements avaient été détruits ou étaient ensevelis à grandes profondeurs. On avait sauvé les chevaux, mais on n'avait rien pour

les nourrir et il était probable que l'on en ferait de la viande de boucherie.

Seule, la belle jument noire avait ses vivres assurés dans l'écurie de la basse-cour.

Dans cette détresse profonde, les débris de la bande de Mandrin n'aspirèrent plus qu'à fuir Roquairol au plus tôt.

LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.

Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.

C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.

Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.

Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.

Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!

A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.

Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!

Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

5 centimes LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris	25 centimes LA SÉRIE Une tous les 10 jours
--	--	---

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.